

em

**KIM
THÚY**



**« La grâce dans
l'insoutenable »**

ELLE



La vérité de cette histoire est morcelée, incomplète, inachevée dans le temps et dans l'espace. Elle passe par les colons implantés en Indochine pour y exploiter les terres et les forêts. Par les hévéas transplantés et incisés afin de produire l'indispensable caoutchouc. Par le sang et les larmes versés par les coolies qui saignaient les troncs. Par la guerre appelée « du Vietnam » par les uns et « américaine » par les autres. Par les enfants métis arrachés à Saïgon par un aigle volant avant d'être adoptés sur un autre continent. C'est une histoire d'amour qui débute entre deux êtres que tout sépare et se termine entre deux êtres que tout réunit; une histoire de solidarité aussi, qui voit des enfants abandonnés dormir dans des cartons et des salons de manucure fleurir dans le monde entier, tenus par d'anciens boat people. Avec ce livre, Kim Thúy nous découvre, au-delà des déchirements, l'inoubliable pays en forme de S qu'elle a quitté en 1975 sur un bateau.

KIM THÚY vit au Québec. Diplômée en droit, elle a exercé différents métiers – interprète, avocate ou encore chroniqueuse culinaire – avant de se consacrer à l'écriture. Paru en 2010, *Ru*, son premier roman, a été traduit dans plus de vingt-cinq pays. Elle a reçu plusieurs prix, dont le Prix littéraire du Gouverneur général 2010, et a été l'une des quatre finalistes du Nobel alternatif en 2018.

« Son style tient du fusain, de l'aquarelle et de la sanguine. » *La Croix*

« Une délicatesse et un sens aigu de l'épure. C'est splendide. » *Avantages*

Kim Thúy

em

LIANA LEVI  *piccolo*

Le mot *em* existe en premier lieu pour désigner le petit frère ou la petite sœur dans une famille ; ou le plus jeune, ou la plus jeune, de deux ami(e)s ; ou la femme dans un couple.

J'aime croire que le mot *em* est l'homonyme du verbe « aimer » en français, à l'impératif : aime.
Aime. Aïmons. Aïmez.

Un début de vérité

La guerre, encore. Dans toute zone de conflit, le bien se faufile et trouve une place jusque dans les fissures du mal. La trahison complète l'héroïsme, l'amour flirte avec l'abandon. Les ennemis avancent les uns vers les autres dans un seul et même but, celui de vaincre. Dans cet exercice qui leur est commun, l'humain se révélera à la fois fort, fou, lâche, loyal, grand, grossier, innocent, ignorant, croyant, cruel, courageux... Voilà pourquoi la guerre. Encore.

Je vais vous raconter la vérité, ou du moins des histoires vraies, mais seulement partiellement, incomplètement, à peu de chose près. Car il m'est impossible de vous restituer les nuances du bleu du ciel au moment où le *marine* Rob lisait une lettre de son amoureuse tandis que, dans le même temps, le rebelle Vinh écrivait la sienne pendant un instant de répit, de faux calme. Était-ce du bleu maya et azurin ou plutôt du bleu de France et céruléen? Quand le *private* John a découvert la liste des insurgés cachée dans un pot de farine de manioc, combien de kilos y en avait-il? La farine venait-elle d'être moulue? Quelle était la température de l'eau quand M. Út a été jeté au fond du

puits avant d'y être brûlé vivant au lance-flammes par le sergent Peter? Est-ce que M. Út pesait la moitié du poids de Peter ou bien les deux tiers? Est-ce la démangeaison des piqûres de moustique qui a perturbé Peter?

Pendant des nuits entières, j'ai cherché à imaginer la démarche de Travis, la timidité d'Hoa, la frayeur de Nick, le désespoir de Tuân, les blessures par balle des uns et les victoires des autres en forêt, en ville, sous la pluie, dans la boue... Chaque nuit, rythmées par le son des glaçons tombant dans le bac de mon congélateur, mes recherches m'ont assené que jamais mon imagination n'arriverait à concevoir toute la réalité. Dans un témoignage, un soldat se souvient d'avoir vu l'ennemi courir avec fougue vers un char d'assaut en portant sur son épaule un fusil M67, long de 1,30 mètre, pesant dix-sept kilogrammes. Ce soldat avait devant lui un homme prêt à mourir pour tuer ses ennemis, prêt à tuer en mourant, prêt à laisser triompher la mort. Comment s'imaginer l'abnégation de soi, une telle adhésion inconditionnelle à une cause?

Comment envisager qu'une mère puisse transporter ses deux enfants trop petits dans la jungle sur des centaines de kilomètres, attachant le premier à une branche pour le protéger des bêtes pendant qu'elle se déplace avec le second, l'attache à son tour et retourne au premier pour refaire le trajet avec lui? Pourtant, cette femme m'a raconté sa randonnée de sa voix de combattante de quatre-vingt-douze ans. Malgré nos six heures de conversation, il me manque encore mille détails. J'ai oublié de lui demander où elle

avait trouvé des cordes et si ses enfants portent encore aujourd'hui les traces du ficelage sur leur corps. Qui sait si ces souvenirs n'ont pas été effacés pour n'en laisser qu'un, le goût des tubercules sauvages qu'elle avait mâchés au préalable pour nourrir ses enfants? Qui sait...

Si votre cœur se serre à la lecture de ces histoires de folie prévisible, d'amour inattendu ou d'héroïsme ordinaire, sachez que la vérité entière aurait très probablement provoqué chez vous soit un arrêt respiratoire, soit de l'euphorie. Dans ce livre, la vérité est morcelée, incomplète, inachevée, dans le temps et dans l'espace. Alors, est-elle encore la vérité? Je vous laisse répondre d'une manière qui fera écho à votre propre histoire, à votre vérité. Entre-temps, je vous promets dans les mots qui suivent un certain ordre dans les émotions et un désordre inévitable dans les sentiments.

Caoutchouc

L'or blanc coule des saignées pratiquées sur les hévéas. Pendant des siècles, les Mayas, les Aztèques, les peuples d'Amazonie ont recueilli ce liquide pour en faire des chaussures, des tissus imperméables et des ballons. Quand les explorateurs européens ont découvert cette matière, ils s'en sont servis d'abord pour fabriquer des bandes élastiques pour tenir leurs jarretières. À l'aube du XX^e siècle, la demande augmentait au rythme fulgurant de la multiplication des automobiles qui transformaient le paysage. Le besoin en a ensuite été si important et si impérieux qu'il a fallu produire du latex synthétique, matériau qui répond à soixante-dix pour cent de nos besoins actuels. Malgré tous les efforts faits en laboratoire, seul le latex pur, dont le nom signifie «les larmes (*caa*) de l'arbre (*ochu*)», peut supporter l'accélération, la pression et l'amplitude thermique que subissent les pneus d'avion et les joints de navette spatiale. Plus l'humain réussit à accélérer sa cadence, plus il exige un latex produit naturellement, à la vitesse de la rotation de la Terre autour du Soleil, au gré des éclipses lunaires.

Grâce à son élasticité, à sa résistance et à son imperméabilité, le latex naturel enveloppe nos

extrémités telle une seconde peau afin de nous protéger des séquelles du désir. Pendant la guerre franco-prussienne de 1870 et l'année suivante, le taux des infections contractées sexuellement par les troupes était passé de moins de quatre pour cent à plus de soixante-quinze pour cent, ce qui devait conduire ultérieurement, durant la Première Guerre mondiale, le gouvernement allemand à donner la priorité à la fabrication des condoms afin de protéger les soldats, alors que sévissait une pénurie aiguë de caoutchouc.

Certes, les balles tuent, mais peut-être que le désir aussi.

Alexandre

Alexandre était rompu à la discipline qu'il fallait imposer à ses six mille coolies vietnamiens en haillons. Ses ouvriers savaient mieux que lui comment planter la hachette dans le tronc des hévéas, à quarante-cinq degrés par rapport à la verticale, pour faire suinter les premières larmes. Ils étaient plus rapides que lui à installer les bols en coquille de noix de coco destinés à recueillir les gouttes de latex qui s'amassaient dans le coin inférieur de la blessure. Alexandre dépendait de leur ténacité, alors qu'il savait que ses employés profitaient de la nuit pour chuchoter entre eux et s'accorder sur les moyens de se rebeller, d'abord contre la France, contre lui ensuite et contre les États-Unis à travers lui. Le jour, il devait négocier avec l'armée américaine le nombre d'arbres à abattre pour laisser passer les camions, les jeeps, les chars d'assaut en échange d'une protection contre les bombes et l'épandage des défoliants.

Les coolies savaient que les hévéas valaient plus que leur vie. Alors ils se cachaient sous la généreuse canopée formée par les arbres encore indemnes, qu'ils soient employés, rebelles ou les deux. L'angoisse qu'avait Alexandre de se réveiller, une

nuit, devant le spectacle de sa plantation incendiée était dissimulée dans son costume en lin écru. Il maîtrisait sa peur de se faire assassiner pendant son sommeil en s'entourant de serviteurs et de jeunes femmes, ses *con gái*.

Les jours où le cours du caoutchouc faisait un nouveau creux ou que les camions transportant des balles de caoutchouc étaient pris dans les embuscades sur la route vers le port, Alexandre sillonnait les rangées d'arbres à la recherche d'une main aux doigts fins qui pourrait dénouer son poing, d'une langue docile qui pourrait débloquer ses dents serrées, d'un entrejambe étroit qui pourrait contenir sa rage.

S'ils étaient illettrés et ne savaient pas rêver au voyage au-delà des frontières du Vietnam, la plupart des coolies avaient compris que le caoutchouc synthétique gagnait du terrain ailleurs dans le monde. Ils ressentaient les mêmes craintes qu'Alexandre, ce qui incitait nombre d'entre eux à quitter la plantation et à dessiner un nouveau parcours dans les villes, dans ces grands centres où la présence des Américains, bientôt des dizaines de milliers d'Américains, créait de nouvelles possibilités, de nouvelles façons de vivre et de mourir. Certains se réinventeraient en vendeurs de jambon SPAM, de lunettes de soleil ou de grenades. Ceux qui étaient en mesure de saisir rapidement la musicalité de la langue anglaise deviendraient interprètes. Quant aux plus audacieux, ils choisiraient de disparaître dans les tunnels creusés sous les pieds des soldats américains. Ils mourraient en agents doubles, entre deux lignes de tir ou à

quatre mètres sous terre, déchiquetés par les bombes ou rongés par les larves qui s'incrustaient sous leur peau.

Le jour où Alexandre a réalisé que les épandages d'agent orange sur les forêts avoisinantes avaient empoisonné le quart des arbres de sa plantation et que son contremaître avait été égorgé dans son sommeil par un commando de la résistance communiste, il a hurlé.

Il s'est défoulé sur Mai, qui se trouvait sur son chemin, celui entre la colère et le découragement.

Mai

Au temps de la colonisation, la France avait considéré l'Indochine, et le Vietnam avec elle, comme une zone d'exploitation économique, plutôt que comme une colonie de peuplement. Elle a réussi à entrer dans la course au caoutchouc en y plantant des hévéas. Il fallait beaucoup de volonté pour maintenir sur place, au milieu de la brousse, des groupes d'ouvriers agricoles afin qu'ils arrachent des forêts de bambous aux rhizomes densément intriqués dans le sol, puis y enracinent des hévéas avant de recueillir leur sève d'une aube à l'autre. Chaque goutte de latex obtenue valait la goutte de sang ou de sueur versée. Les hévéas pouvaient se laisser saigner pendant vingt-cinq, trente ans, quand un homme sur quatre, parmi les quatre-vingt mille coolies envoyés dans les plantations, tombait bien avant. Ces milliers de morts cherchent encore dans le bruissement des feuilles, dans le murmure des branches et dans le souffle du vent pourquoi, de leur vivant, ils ont remplacé leur forêt tropicale par des arbres venus de l'Amazonie, pourquoi ils les ont mutilés, pourquoi ils ont porté des étrangers sur la tête alors que ces hommes grands, aux joues si pâles et à la peau

si poilue, ne ressemblaient en rien à leurs aînés au corps osseux et aux cheveux noir ébène.

Mai avait la peau cuivrée des coolies, et Alexandre, la posture du propriétaire roi en son domaine. Alexandre a rencontré Mai dans la colère. Mai a rencontré Alexandre dans la haine.

Coolie

Ce mot était utilisé dans de nombreux pays sur les cinq continents depuis le siècle précédent. Il désigne d'abord et avant tout les ouvriers en provenance de Chine et d'Inde, transportés dans les mêmes bateaux, par les mêmes capitaines qu'au temps des esclaves.

Une fois arrivés à destination, les coolies travaillaient aussi fort que des bêtes dans les plantations de canne à sucre, à l'intérieur des mines, à la construction des chemins de fer, et mouraient souvent avant la fin de leur contrat de cinq ans sans avoir touché le salaire promis et rêvé. Les compagnies qui en faisaient la traite acceptaient d'avance que vingt, trente ou quarante pour cent des «lots» périssent pendant le voyage en mer. Les Indiens et les Chinois qui ont survécu au-delà de leur contrat dans les colonies britanniques, françaises et néerlandaises se sont établis aux Seychelles, à Trinité-et-Tobago, aux îles Fidji, à la Barbade, à la Guadeloupe, à la Martinique, au Canada, en Australie, aux États-Unis... Avant la Révolution cubaine, le plus grand quartier chinois d'Amérique latine se trouvait à La Havane.

Contrairement aux coolies indiens, qui comp-
taient dans leurs rangs des femmes ayant fui des
maris abusifs ou des situations extrêmes, les coolies
chinois étaient sans femmes : les Chinoises ne
mordaient pas à l'hameçon. Les Chinois exilés
dans ces colonies lointaines sans possibilité de
retour au bercail se sont consolés dans les bras
des femmes locales. Tous ceux qui ont résisté au
suicide, à la malnutrition et aux abus se sont orga-
nisés pour publier des journaux, créer des clubs et
ouvrir des restaurants. Grâce à la dispersion de ces
hommes, le riz sauté, la sauce de soja et la soupe
wonton sont devenus des célébrités planétaires.

Quant aux coolies indiens, ils avaient une
chance sur trois de courtiser une Indienne, partie
elle aussi à l'aventure, ce qui a bouleversé le statut
des femmes et la distinction entre les castes. Elles
étaient en position de choisir et même de recevoir
la dot au lieu de l'apporter. Ce nouveau pouvoir
a entraîné la crainte des hommes de n'avoir pas
de femme ou de la perdre. Ils étaient menacés par
les voisins, les passants et les femmes elles-mêmes.
Certains hommes ont enfermé leur épouse dans
des maisons coffres-forts, d'autres les enlaçaient
de cordes comme on passerait un ruban autour
d'une boîte-cadeau. Du pouvoir des femmes
confronté à la peur des hommes résulte la mort,
le fatal.

Les esclaves et coolies chinois et indiens étaient
déplacés de leur habitat naturel alors que les coolies
vietnamiens sont restés chez eux dans des
conditions comparables, imposées par des colons
expatriés.

Alexandre et Mai

On avait donné à Mai la mission de s'infiltrer dans la plantation d'Alexandre. Elle était heureuse de pouvoir sauver quelques arbres chaque jour; elle leur faisait une incision trop profonde, empêchant ainsi la sève de couler à nouveau, de saigner à nouveau pour le compte du patron. Elle se levait tous les matins à quatre heures pour manifester son amour patriotique en détruisant le patron Alexandre, en infligeant à sa propriété une mort à petit feu: un arbre à la fois, une incision à la fois, à la manière des empereurs chinois. *Death by a thousand cuts.*

Son amour pour Alexandre a mis fin à sa mission.

Alexandre avait traîné Mai par les cheveux jusqu'à sa chambre. Il lui avait ordonné d'effectuer les gestes habituels de ses *con gáí*. Non seulement Mai avait refusé, mais elle avait bondi sur lui, sa hachette à la main, prête à lui trancher la gorge à quarante-cinq degrés par rapport à la verticale.

Mai avait l'intention de tuer Alexandre ou, à tout le moins, de le chasser du territoire, puis du pays. Alexandre était un vieux loup, endurci par la richesse du latex, par les piqûres de fourmis

rouges et par les brises chaudes brûlant sa peau de Gaulois.

Elle avait attendu ce moment depuis son arrivée à la plantation. Animée du désir de tuer, de venger son peuple, elle s'était précipitée dans les yeux d'Alexandre, deux boules de jade. Mai avait été déstabilisée par le calme de son regard, son élan incendiaire avait été aussitôt stoppé par l'impression soudaine de retourner à sa ville natale, au vert calme et dense de la baie de Ha Long. Quant à Alexandre, dans sa fatigue profonde de n'être aimé de personne, il s'était abandonné, espérant un long repos, une fin au combat centenaire qui se perpétuait sur cette terre étrangère devenue sienne par la force des choses.

Si des chercheurs avaient eu vent de l'histoire d'amour entre Mai et Alexandre, peut-être que le syndrome de Stockholm aurait été appelé le syndrome de Tây Ninh, Bêñ Cui, Xa Cam... Mai, adolescente déterminée, habitée par la mission dont elle avait été investie, n'avait pas su se méfier de l'amour et de ses absurdités. Elle ne savait pas que les élans du cœur peuvent aveugler plus que ne le ferait le soleil de midi, sans préavis ni logique. L'amour, comme la mort, n'a pas besoin de frapper deux fois pour se faire entendre.

Ce coup de foudre devenu amour entre Mai et Alexandre allait fragmenter dans le temps leur entourage. Les rêveurs idéalistes et romantiques aimeraient y voir la possibilité d'un monde meilleur, fusionnel, implexe. Les réalistes et les engagés en condamneraient l'insouciance, voire